

## LES CHANTS BRETONS

## LA CHANSON DU POIRIER

Dedans notre village,  
Ma lon lan la,  
Ma tour, la hi la,  
Dedans notre village,  
Il était un poirier....  
(Ancienne ronde.)

## I

Il y avait un grand poirier au bout du village ; quand c'était le printemps, il ressemblait à une meule de fleurs. La maison du métayer était de l'autre côté de la route ; elle avait un portail de pierres, pareil à celui d'un château ; la fille du métayer avait nom Perrine.

Nous étions des fiancés.

## II

Elle avait seize ans. Que de roses sur sa joue ! Autant que de fleurs dans le poirier. Ce fut sous le poirier que je lui dis : — Perrine, ma Perrine, à quand nos noces ?

## III

Tout en elle riait : ses cheveux qui jouaient avec le vent, sa taille, son pied nu dans ses petits sabots, ses mains qui abaissaient la branche pendante pour respirer les fleurs d'aubépine, son front pur, ses dents blanches entre ses lèvres rouges.

Ah ! je l'aimais bien. — Nos noces vers la moisson, me dit-elle, si l'empereur ne te prend pas soldat.

## IV

Quand ce fut la conscription, je brûlai un cierge, car l'idée de m'en aller loin d'elle me retournait le cœur. Louée soit sainte Marie ! j'amenai le plus haut numéro. Mais Jean, mon frère de lait, tomba au sort.

Je le trouvai qui pleurait, disant : — Ma mère ! ma pauvre mère !

## V

— Console-toi, Jean ; moi, je suis orphelin. Il ne voulait pas me croire, quand je lui dis : — Je vais partir pour toi. Perrine vint sous le poirier, les yeux mouillés ; jamais je ne l'avais vue pleurer ; ses larmes étaient plus belles que son sourire.

Elle me dit : — Tu as bien fait et tu es bon ; va, mon Pierre, je t'attendrai.

## VI

Droite, gauche, droite, gauche, tambour battant ! En avant, marche ! On marcha comme cela, du premier coup, jusqu'à Wagram ! Pierre, tiens-toi ferme ! voici l'ennemi ! Je vis une ligne de feu. Il y avait cinq cents canons qui criaient à la fois, et de la fumée qui oppressait la poitrine, et du sang où le pied glissait.

J'eus peur et je regardai en arrière.

## VII

En arrière c'était la France, et le village, et le poirier dont toutes les fleurs étaient maintenant des fruits. Je fermai les yeux et je vis Perrine qui priait pour moi. Loué soit Dieu ! me voilà brave ! En avant, en avant ! droite, gauche ! Joue, à la baïonnette ! — Ah ! ah ! il va bien le conscrit ! Garçon, comment t'appelles-tu ? — Sire, j'ai nom Pierre. — Pierre, je te fais brigadier.

## VIII

Perrine ! ô ma Perrine ! Brigadier ! vive la guerre ! C'est fête les jours de bataille ! Pour passer sur une armée, il n'y a qu'un pied à mettre devant l'autre. Droite, gauche ! — C'est encore toi, Pierre. — Oui, Majesté. — Ramasse une épaulette.

Il y en avait à revendre sur les épaules des morts.

## IX

Sire, grand merci ! Et en avant jusqu'à Moscou — mais pas plus loin ! Dans l'énorme plaine de neige, une route marquée par les cadavres ; ici le fleuve, là l'ennemi, des deux côtés la mort ! — Qui met en ligne le premier ponton ! — Moi, sire !

— Toujours toi, capitaine !

Il me donna sa croix de chevalier.

## X

Loué soit Dieu ! Perrine, ma Perrine,

tu vas être fière de moi. La campagne est finie, j'ai mon congé. Tintez le carillon, les cloches pour notre mariage ! La route est longue, mais l'espoir va vite. Là-bas, derrière cette montée, c'est déjà le pays.

Je reconnais le clocher, on dirait qu'il sonne.

## XI

Il sonne. Mais le poirier ?

Le mois des fleurs est venu, et pourtant je n'aperçois pas la meule fleurie. Autrefois, on le voyait de loin ; c'est qu'alors il était debout. — Ils avaient coupé l'arbre de mes jeunes tendresses.

Il avait eu ses fleurs, toutes ses fleurs si gaies ! mais ses branches dispersées gisaient dans l'herbe.

## XII

— Pourquoi sonne-t-on, Mathieu ! Pour une noce, monsieur le capitaine. — Mathieu ne me reconnaissait plus.

Une noce ! il disait vrai. Les fiancés montaient le perron de l'église. La mariée était Perrine, ma Perrine, riante et plus belle qu'autrefois. Jean, mon frère, était le marié.

## XIII

Autour de moi, les bonnes gens disaient :

— Ils s'aiment.

— Mais Pierre ? demandai-je. — Quel Pierre ? me répondit-on.

Ils m'avaient oublié.

## XIV

Je m'agenouillai tout en bas de l'église. Je priai pour Perrine, et je priai pour Jean : tout ce que j'aimais. La messe finie, je cueillis une fleur du poirier, une pauvre fleur morte, et je repris ma route sans regarder derrière moi.

Loué soit Dieu ! ils s'aiment ; ils seront heureux !

## XV

— Te voilà revenu, Pierre ? — Oui, sire. — Tu as vingt-deux ans, tu es commandant, et tu es chevalier. Si tu veux, je te donnerai pour femme une comtesse.

Pierre tira de son sein la petite fleur morte, cueillie sur le poirier coupé.

— Sire, mon cœur est comme cela. Je veux un poste à l'avant-garde pour mourir en soldat chrétien.

## XVI

Il eut un poste à l'avant-garde. Au bout du village, il y a la tombe d'un colonel mort à vingt-deux ans, un jour de victoire. Qui est-ce ?

C'est la place où était le poirier. Au lieu d'un nom sur la pierre, on a mis trois mots : Loué soit Dieu !

PAUL FÉVAL.

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

CONSEILS DE GUERRE : Une jeune femme frappée de quarante coups de sabre, par un soldat.

Le troisième Conseil de guerre, séant sous la présidence de M. le colonel Négrier, du 103<sup>e</sup> de ligne, a jugé mercredi, ce nommé Decaux, soldat au 131<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui, au mois de juin, tenta d'assassiner une jeune femme, et s'enfuit, la laissant pour morte, après lui avoir volé les soixante francs qu'elle possédait !

Le crime fut commis dans des circonstances d'une révoltante atrocité.

Le 21 juin, vers huit heures un quart du matin, Decaux entra précipitamment dans la maison qui porte le No. 236, rue du faubourg Saint-Martin. Il en sortait au bout de vingt minutes, et on le vit tourner à la première rue, courant à toutes jambes.

Presque au même instant, des cris plaintifs : " Au secours ! à l'assassin ! " se faisaient entendre. Ils partaient d'un petit bâtiment situé au fond de la cour intérieure de la maison que Decaux venait de quitter.

Des voisins accoururent : une jeune fille, Mlle Fuseing, frangeuse, était appuyée, toute sanglante, contre la rampe de l'escalier.

La malheureuse était littéralement couverte de blessures ; son corps n'était plus

qu'une plaie. Elle eut encore la force de raconter qu'elle venait d'être frappée à coups de sabre, que l'assassin était un soldat du 131<sup>e</sup>, nommé Decaux, celui qui venait de fuir, et elle s'évanouit.

On la porta sur son lit. Un désordre effroyable dans la pauvre petite chambre de la victime ! Le plancher, les meubles, les murs, tout était couvert de taches sanglantes, qui se continuaient jusqu'au palier. Une lutte atroce avait dû s'engager entre l'assassin et sa victime !

Le jour même, et sur l'indication qui fut donnée par un sieur Guillemain avec lequel Mlle Fuseing vivait, Decaux, le meurtrier, était arrêté à l'École-Militaire, et, sans aucun détour, il faisait dès la première heure des aveux complets.

Il raconta que sa mère et ses sœurs connaissaient depuis plusieurs années Mlle Fuseing ; lui-même avait eu avec cette dernière, autrefois, quelques relations de camaraderie, et il allait voir quelquefois.

Le 21 juin, Decaux se présenta chez la jeune fille, sous prétexte de lui demander des nouvelles de sa mère. Mlle Fuseing était à son métier de frangeuse ; à ses côtés, jouait un petit garçon de seize mois, son fils naturel. Decaux déboucla son ceinturon, et regardant l'enfant, il s'amusa à lui en ceindre la taille, en riant et en lui faisant mille taquineries.

Puis, la conversation s'engagea, toute amicale, quand au bout de dix minutes peut-être, Mlle Fuseing poussa un cri et se leva toute droite. Elle venait d'être frappée d'un coup de sabre entre les deux épaules.

Decaux était debout derrière elle, brandissant son arme pour l'en frapper encore ; elle chercha à se défendre. Decaux saisit alors sa victime à la gorge, lui appliqua une main sur la bouche pour étouffer ses cris, la renversa par terre, tandis que de l'autre, tenant son épée-baïonnette à la poignée, il cherchait de nouveau à la frapper.

A ce moment, Mlle Fuseing saisit la lame de l'épée-baïonnette avec les deux mains et essaya de la casser en l'appuyant avec force sur ses genoux. Mais Decaux lui fit bientôt lâcher prise. Dans ce moment, la blessée parvint à se relever et à pousser son agresseur jusque près de la porte de sortie de sa chambre. Elle ne criait plus et ne pensait qu'à se défendre. Malheureusement, par suite de la quantité de sang qu'elle perdait, les forces lui manquèrent.

Decaux prit le dessus et la renversa de nouveau au milieu de la chambre ; elle essaya de se défendre, mais ce fut en vain. Decaux frappait avec tant d'acharnement, surtout à la tête, à la figure et aux seins, tantôt avec la pointe, tantôt avec le tranchant de son arme, que ses mouvements en furent presque paralysés.

La pauvre femme prit alors le parti de ne plus bouger pour faire croire qu'elle était morte, à la suite d'un coup de pointe que l'assassin venait de lui porter à la gorge. En portant le coup, Decaux poussa une sorte de rugissement : " Voilà votre affaire faite," hurla-t-il.

Decaux tira ensuite un matelas du lit, le plaça sur sa victime et piquina dessus, après quoi il ouvrit les tiroirs de la commode, puis se ravisant aussitôt, il vint soulever un bout du matelas pour voir si Mlle Fuseing était bien morte. Ne la voyant pas bouger, il retourna aux tiroirs, où il prit 60 francs en or. Il essaya ensuite son épée-baïonnette avec des linges de l'enfant, reboucla son ceinturon et sortit, laissant la porte de la chambre ouverte, mais en fermant doucement celle du couloir conduisant à l'escalier.

C'est à ce moment que Mlle Fuseing, qui n'avait pas perdu connaissance un seul instant, se traîna comme elle put sur le palier de l'escalier pour appeler au secours.

On retrouva son petit enfant à moitié mort d'épouvante et tout taché de sang, derrière un rideau de la fenêtre, où il était blotti.

Devant le Conseil de guerre, Decaux a essayé d'imaginer cette triste excuse : l'ivresse ! Mais trois ou quatre témoignages formels lui ont enlevé jusqu'à cette dernière arme !

Il a essayé alors de faire croire que Mlle Fuseing avait été sa maîtresse, mais la pauvre fille, guérie contre toute attente, et qui, la figure toute labourée d'affreuses cicatrices, a pu venir déposer, lui a infligé un complet démenti.

Les rapports médicaux n'ont pas relevé moins de quarante blessures sur le visage et le corps de cette malheureuse : dix à la tête, neuf à la face, deux au sein gauche, deux à la gorge, quatre au bras, le reste aux mains, et quelques-unes de ces blessures étaient si graves, que c'est merveille à l'heure qu'il est de voir Mlle Fuseing vivante et à peu près rétablie.

Quant à Decaux, c'est de tous points un détestable sujet. Condamné une première fois, le 26 décembre 1873, à 15 mois de prison pour vol et abus de confiance ; une seconde fois, le 12 août 1875, à 2 ans de prison et à 5 ans de surveillance, pour vol et complicité, il a, il y a quatre ou cinq ans, menacé sa mère d'un coup de revolver ; et admis, on ne sait comment, après des antécédents semblables, à porter l'uniforme, il ne fréquentait que des individus vivant du vol ou de la débauche des femmes qu'ils soutenaient.

M. le commandant Martin a pris la parole contre Decaux, comme commissaire du gouvernement.

Me Lesieur a présenté la défense.

Decaux a été condamné à la peine de mort.

On lit dans le *Figaro* :

Je viens de revoir l'ancienne Impératrice à Ems. A moins d'une nécessité absolue, on ne comprend pas ce choix. La jolie ville d'eaux sur la Lahn est comme le monument funèbre de la dynastie napoléonienne. L'entrée que la comtesse de Pierrefonds vient de faire à Ems ne peut pas se comparer à l'entrée triomphale de l'impératrice dans le Bosphore. Une petite gare, un public de baigneurs désœuvrés, un calèche bourgeoise... pas plus. Vêtue de noir, la comtesse de Pierrefonds descend ; elle est accompagnée par la duchesse de Mouchy et le marquis de Pienens. Le hasard a des ironies cruelles ; on sait que dans les villes d'eaux allemandes chaque maison a son enseigne. Celle où la comtesse de Pierrefonds est descendue s'appelle L'ELYSEE, comme le palais où le futur empereur préluait à son mariage. La profondeur de la chute peut se mesurer d'après les deux façades : à Paris, un magnifique palais ; à Ems, une modeste maison. L'hôtel garni d'Ems est l'Elysée, comme la comtesse de Pierrefonds est l'impératrice des Français.

Je n'ai point assisté à cette entrée modeste, mais il s'y est passé un fait que je constate volontiers, parce qu'il a dû donner un moment de bonheur à une femme que je plains. A l'arrivée de l'ancienne impératrice, la foule, qui, dans son ensemble, représente tous les peuples dans une ville d'eaux, s'est spontanément découverte ; toutes les têtes se sont inclinées sur le passage de cette infortunée ; je ne crois pas que l'impératrice ait jamais été saluée avec un plus entière déférence et une plus profonde sympathie. Les années, les tristesses et l'exil ont fait leur œuvre. Celle que tantôt j'ai vue passer sur la promenade a subi le destin commun. Jadis je l'ai vue sur la plage de Trouville avec une de ces grandes cannes qu'elle avait mises à la mode et qui donnaient aux élégantes du second empire un air si crâne. La comtesse de Pierrefonds a toujours une canne, mais ce n'est pas le jonc d'autrefois ; elle porte maintenant une vraie canne, une canne d'homme sur laquelle elle s'appuie en marchant ; à son aspect, je pensai malgré moi aux ruines des Tuileries, majestueuses encore dans la débâcle.

## AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. ISMAN, Station D, New-York.